

Le vouloir, le corps dénudé d'une femme. Ensuite j'examinais avec mé-lancolie l'eau sale du seau qui avait beaucoup servi, et sur laquelle flot-taient parfois les scories recuites du métal, comme des lambeaux cassants de peau grise. Cette soupe terne avait avalé goulûment la belle étoile en fusion et n'en avait rien fait. La beauté fugace avait subi l'impitoyable coup de grâce, l'infâme volonté des contraires. Comment être heureux dès lors? Il fallait du temps, beau-coup, pour retrouver le rythme naturel de la vie, car on ne sort pas indemne d'une si lamentable dévasta-tion. Je retournais au labeur morne qui m'était échu : trier les boulons et les écrous de même diamètre mais

d'un filetage différent. Mon frère, je crois, avait mélangé par inadvertance les boîtes. Une giclée d'huile, sensée les protéger de la rouille avaient rendu poisseux pour l'éternité et odo-riférants comme des poissons ces objets voués à l'étreinte et pourtant séparés à jamais, comme le furent des espèces voisines incapables, en dépit d'un amour sincère, de procréer. De survivre. Ainsi s'étirait une journée sans joie.

J'étais fils de chef, beau et res-pecté. L'herbe ployait sous mes bottes souples en cuir de chien. Mais il est vrai que la prairie ployait tout aussi docilement sous le vent d'Est. J'allais, digne et beau, tenant par la bride ce

Le travail manuel possède une odeur singulière. Puissante comme une sueur d'homme, quand le métal rouge est plongé brutalement dans l'eau au trempage, ou parfois, plus rarement, hélas, dans l'huile ; c'est alors une haleine lourde qui s'exhale. Le liquide bouillonne brèvement autour de la pièce qui perd en un instant ce concentré d'énergie dans laquelle s'incarrait sa puissance vibrante. Mon père l'a fait souvent devant moi. A cet instant, lui et moi étions silencieux, confusément tristes, et encombrés de cet embarras qui survient lorsqu'on surprend, sans

cheval court et nerveux, poilu comme un chevreau, d'un gris de ciel. En ces temps il n'était pas question d'être heureux ou non. Je fermais les yeux, c'était tout. Le lait aigre bu, j'enfilais un long gilet en peau de chèvre qui sentait puissamment le campement, la fumée des feux en hiver, et je che-vauchais longtemps sur ces terres on-dulantes, sans piste aucune. Homme simple comme un animal. Ni plus, ni moins. Homme sans histoire et précédé d'une longue lignée...

Elle avait la grâce infinie des souffles. Menue de taille, poitrine menue, visage menu, poignets menus. Elle s'appelait Ferghana. Elle vint nous apporter le thé salé fumant

EN TRIANT DES BOULONS (histoire d'amour)

BALTHAZAR FORCALQUIER

et le gobelet de lait aigre. Elle me dé-visagea avec une stupéfiante audace. Le lendemain, mon oncle parlait à son père. Il accepta une pièce de soie fine et trois perles d'un orient rose. Son père dit à mon oncle que sa fille consentait et que l'union des deux clans pourrait avoir lieu dans trois lunes. Je sentis sa main menue se re-croqueviller dans ma paume. Chaque nuit Ferghana se penchait, menue, sur mes rêves et me souriait.

Ce labeur morne qui m'est échu : c'est de trier les boulons et les écrous de même diamètre mais d'un pas dif-férent. Je m'y applique sans conscience et je peux rêver mon content. Il faut du temps ensuite,



LIBRES LIBRES !
des histoires à lire
et à partager librement

Actuellement en librairie :

Chroniques noires à Thouras,
Balthazar Forcalquier. Le Geste noir.

sapristibalthazar.over-blog.com

Le blog qui dit n'importe quoi et même son contraire

libres-libres.blogspot.com

